

Entretien avec Bernar Hébert

Marco de Blois

Number 78-79, September–October 1995

La télévision à l'aube de l'an 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

de Blois, M. (1995). Entretien avec Bernar Hébert. *24 images*, (78-79), 32–32.

ENTRETIEN AVEC BERNAR HÉBERT

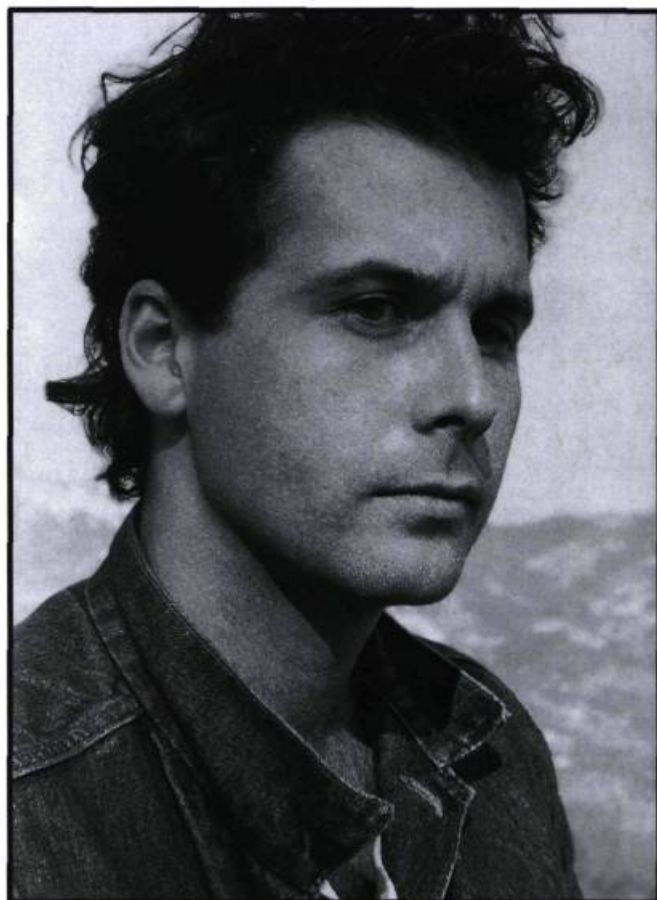
*Certains de vos films ont été présentés à la télévision, dont votre plus récent, **Le petit musée de Vélasquez**. Cette fenêtre vous satisfait-elle ?*

Non. Ce serait une erreur de dire que je suis satisfait. C'est bien beau de vouloir présenter un film qui sort des normes, mais encore faut-il que cela se fasse correctement. La plupart du temps, il n'est pas annoncé ou l'est à la dernière minute. Il peut être présenté l'été ou un dimanche après-midi. Un télédiffuseur peut avoir d'abord l'intention de le programmer un dimanche soir, ce qui est formidable. Mais si par la suite une émission plus populaire se présente à lui, comme par exemple une mini-série avec des vedettes, alors vous pouvez être sûr de prendre le bord. Je ne dis pas: «Arrêtez cela!», parce que les besoins de la télé en cotes d'écoute sont réels. Je dis: «Continuez, mais donnez aussi une chance à une case alternative le soir.»

Côté financement, toutefois, je n'ai pas à me plaindre. Sur ce point, je tiens d'ailleurs à préciser une chose: si j'ai souvent demandé l'aide de la télé, comme pour *Le petit musée...*, c'est que, ne tournant pas de longs métrages, je m'objecte à recevoir très peu d'argent. Et Téléfilm Canada, depuis le début des années 80, n'a plus de fonds d'aide — pour les formats courts ou moyens. Je pourrais m'adresser à l'ACIC (Aide au cinéma indépendant canadien de l'ONF), au programme «Jeunes créateurs» de la SODEC, mais j'ai choisi de prendre un autre parcours qui, cela dit, n'est pas des plus faciles. Quelques-uns de mes films ont pu prendre jusqu'à trois ans pour se faire. Les télédiffuseurs ne s'intéressent pas totalement à mon travail et les convaincre s'avère souvent ardu et compliqué.

Vous sentez-vous plus choyé par les chaînes spécialisées ?

La situation change un peu depuis leur apparition, en effet. Je pense surtout à celles du Canada anglais, dont Bravo, à Toronto, qui se consacre exclusivement à la culture et aux arts. Comme mon travail est souvent lié aux arts plastiques et scéniques, je peux compter sur la participation de cette chaîne, ce qui me facilite la vie. Bravo a une politique très ouverte. On y encourage l'innovation, la production de films à contenu souvent difficile ayant une forme particulière. Ce genre d'initiative, nous n'en avons pas ici malheureusement, ce que je déplore énormément, étant donné que s'il y a un endroit où la culture est fortement subventionnée, comparativement au reste du Canada, c'est bien au Québec. Et Bravo est une entreprise privée! Qu'il n'y ait pas, ici, de chaînes pour coproduire ou diffuser ce type de travail, c'est un non-sens complet. Les Canadiens anglais le font et j'en suis très content, d'autant plus qu'ils le font très bien. Mais il en faudrait plus.



Quand vous tournez, vous préoccupez-vous des contraintes qu'impose l'écran de télévision? Acceptez-vous des compromis?

Oui, mais je ne vois pas ça comme des compromis. Il s'agit plutôt d'un jeu d'esprit, d'un puzzle. Par exemple, quand je monte, je me dis dans un premier temps que tel plan large devrait durer dix secondes au cinéma. Mais je sais que pour la télé, je devrai le raccourcir à trois secondes parce que les personnages vont paraître trop petits. Alors j'opte pour une solution mitoyenne: le plan durera six secondes. Cela paraîtra peut-être un peu longuet à la télé, mais comme mon montage est conçu pour les deux écrans, je sais que je ne laisserai pas de spectateurs.

Personnellement, j'aime encore mieux m'asseoir dans une salle. Cependant, nous ne pouvons plus ignorer que la télé est devenue un diffuseur de première importance. Tirer une copie pour les salles coûte cher. Un court métrage peut tenir, disons, cinq soirs dans un cinéma comme *Le Parallèle* et faire quelques festivals. Qu'est-ce que cela va rapporter? Rien. Cela dit, on était tout de même convaincu que *Le petit musée...* avait quelque chose de particulier, et on a donc tenté de le distribuer en salle. On a bien réussi à Montréal. Un distributeur s'en occupe pour la Scandinavie. Le Japon s'est montré intéressé. On discute avec des Américains depuis à peu près trois mois. Des discussions sont également en cours à Paris.

Le mariage entre les deux médiums doit se faire. Des films comme les miens ont besoin d'un diffuseur. Quant à la télévision, elle a besoin de contenu. ■